

« La Shoah aurait-elle été possible si l'internet avait existé ? »

1.

Dans l'ouvrage *N'espérez pas vous débarrasser des livres*, l'auteur et sémiologue italien Umberto Eco se demande si la Shoah aurait été possible si l'internet avait existé. Il répond d'emblée à la question : « Je n'en suis pas certain. Tout le monde aurait pu savoir ce qui se passait... » La disculpation *ich habe es nicht gewusst* n'aurait pas pu être invoquée. Savoir ce qui se passe est la première condition pour pouvoir passer aux actes. Même si cela ne garantit pas que ces actes seront véritablement posés. Le réseau technologique mondialement accessible que nous connaissons aujourd'hui aurait donc peut-être pu éviter l'un des traumatismes les plus profonds de l'histoire de l'humanité. Entre-temps, nous avons découvert la force politique croissante de l'internet. La Chine, l'Iran, la Tunisie, l'Égypte, la Libye, la Syrie... aucun régime – si totalitaire soit-il – ne paraît encore en mesure d'appliquer un contrôle parfaitement étanche de l'information qui circule sur la toile. Wikileaks publie de manière anonyme et illégale des images et des documents qui n'atteindraient jamais le public sans son intervention : des documents gardés secrets pour éviter l'indignation publique ; des images qui démasquent les mensonges flagrants de l'information officielle. De nos jours, une masse de citoyens dont le nombre s'accroît invariablement exige avec de plus en plus d'insistance le droit à l'accès à de l'information correcte et vérifiable sur les faits et gestes des puissances économiques et politiques de ce monde.

2.

Les potentialités de la toile mondiale à instaurer une plus grande transparence du pouvoir – ce qui pourrait à son tour générer plus de démocratie et de justice – peuvent cependant être utilisées en sens inverse. Toutes les coordonnées que l'on remplit naïvement sur le formulaire de promotion de l'un ou l'autre produit au supermarché atterrissent souvent sans notre consentement et à notre insu dans une banque de données qui est ensuite vendue à d'autres entreprises. Si l'on règle un achat effectué sur la toile par une carte de crédit liée à nos données personnelles, on perd toute prise sur les destinations futures de ces informations. Il suffit de faire une seule fois preuve d'un intérêt particulier pour un sujet sur Google, la « maladie d'Alzheimer » par exemple, et cette information est d'emblée ajoutée à notre « profil ». De même que tous les sujets de recherche suivants. On retrouve donc chaque fois nos propres préférences au lieu de la riche diversité de préférences des autres. Le monde de chacun est figé : les portes sont closes au lieu de les ouvrir grand. La Grande Mémoire numérique est absolue : elle retient tout, rien ne peut plus être effacé. Par le biais de Facebook et autres réseaux dits sociaux, nous confions nos informations personnelles à un gigantesque domaine public. Nous jetons en pâture nos récits les plus intimes, qui pourraient aisément être utilisés contre nous... Face à cette situation, ne faudrait-il pas instaurer un droit à l'éradication de nos données personnelles, à notre propre « disparition », à « l'autodafé du livre qui contient tout » ?

3.

Le droit à la transparence, d'une part, et le droit à la vie privée, d'autre part, entrent souvent en conflit. Néanmoins, les deux sont nécessaires. Aucun droit, aucune liberté ne peuvent être absolus. Les lois de la société dans laquelle nous vivons limitent notre liberté individuelle qui nous est tellement chère. La liberté d'expression, par exemple, signifie-t-elle que l'on peut simplement tout dire, y compris les pires diffamations à l'adresse d'individus ou de groupes ? Ne faut-il pas coupler cette liberté à une responsabilité – qui la bride ou la renforce – vis-à-vis de ce que nos paroles sont susceptibles de provoquer ? « Il y a des circonstances où se taire est mentir », a dit le philosophe Miguel de Unamuno, recteur de l'université de Salamanque. Ce furent les premiers mots de son discours à l'adresse du général fasciste

Millan Astray, en 1936. Unamuno fut ensuite relevé de ses fonctions. Chaque liberté obtient sa teneur concrète des circonstances dans lesquelles elle s'exerce. Toute absolutisation d'une/la liberté mène à des actes atroces et des catastrophes. L'histoire nous l'a appris à plusieurs reprises. La démocratie cesse d'être un système politique équitable quand elle est imposée par la violence. L'utopie communiste de l'égalité s'est transformée en régime monstrueux lorsque celui-ci a bâillonné ses contradicteurs et massacré ses adversaires.

4.

Les évolutions des technologies de la communication ont accru le volume de ladite communication de manière exponentielle. On dirait que chacun, à tout moment de la journée, a quelque chose à communiquer. Tout le monde veut tout savoir, tout dire. Une appréciation des circonstances, un examen de l'intérêt du message n'est plus à l'ordre du jour. Une attitude critique par rapport à notre appareil judiciaire se justifie certainement, mais chaque juge d'instruction bafoue-t-il pour autant le droit à l'information quand il décide de ne pas faire de déclaration publique pour ne pas porter atteinte à l'enquête ? Des affirmations ou des opinions douteuses exprimées dans les médias par des personnes publiques – quelle que soit la sphère sociale dans laquelle elles œuvrent – méritent certes commentaire ou critique, mais faut-il faire lâchement usage (de manière anonyme et à distance) de canaux comme Twitter, par exemple, pour répandre la calomnie, la haine et des commérages ? Il y a des circonstances où parler est mentir et où se taire peut se révéler l'expression la plus essentielle de notre droit à la liberté d'expression.

5.

Dans son livre *Sur le politique*, la philosophe et politologue belge Chantal Mouffe explique que la contradiction des intérêts et des idéologies constitue au fond le cœur de la politique. Le système politique démocratique est la forme, l'instrument à travers lequel ces antagonismes peuvent être exprimés. Dans notre pratique politique quotidienne actuelle, le système démocratique est devenu un instrument de consensus, l'expression du pouvoir de la majorité, un moyen d'asseoir l'autorité dans des décisions, et ce, au détriment de l'essence de la démocratie *en tant que pratique*, à savoir le fait de mener des discussions libres entre conceptions opposées. « Tout consensus s'appuie sur des actes d'exclusion », écrit Mouffe. Le libéralisme, sous-tendu par le rationalisme et l'individualisme, a ainsi acquis depuis longtemps une position hégémonique dans tous les segments de la société.

Mais avec ça, les antagonismes et les autres opinions ne disparaissent pas comme par magie. Si individualiste et axée sur la consommation soit la vie d'un être humain contemporain, il ressent néanmoins toujours le besoin « d'appartenir », de « s'identifier » à une communauté, de donner corps à un sentiment de « nous ». Ce « nous » se différencie du « eux » - ceux qui appartiennent à une autre communauté. Vu la suspension de la pratique de discussion entre visions contradictoires, il arrive souvent, observe Chantal Mouffe, que la relation entre « nous » et « eux » bascule de l'opposition en hostilité. Ce dont il s'agit aujourd'hui pour l'individu, c'est d'apprendre à gérer les contradictions, à vivre avec des paradoxes, à marcher sur le fil du rasoir. De même qu'en politique il faut penser le « nous » et le « eux » ensemble et que dans des circonstances diverses il faut sans cesse réinventer leur relation, on ne peut pas non plus dissocier le droit à la transparence du droit à la vie privée. Dévoiler et dissimuler doivent être pensés communément : ce sont les deux moitiés d'un même coquillage.

6.

Dans son ouvrage *Grenzen aan de vrijheid. Van de Sade tot Wilders*, le journaliste néerlandais Ian Buruma écrit : « La liberté absolue que Sade revendiquait pour sa personne était la liberté de l'imaginaire, l'autonomie de l'auteur, de l'artiste, du penseur. » Dans sa tête,

disait Thomas Bernhard, on peut, si on le veut, anéantir tous les jours le monde entier. Faire table rase de tout est uniquement possible dans notre imagination. Créer et rêver peut faire émerger des idées et des images susceptibles de nous aider à changer le monde dans la réalité.

7.

Le spectacle *Book Burning. Een verstopte geschiedenis. La mite brûlée* est une réalisation commune de Pieter De Buysser et Hans Op de Beeck. Ce dernier est plasticien, il crée des images, des objets, des installations. Pieter est auteur et cette fois, narrateur aussi. La production est le fruit d'une amitié artistique calme, lente et intime. Dans leurs conversations, Hans et Pieter se servent de cette liberté absolue de l'imagination dont parle Buruma. Ils font un bout de chemin ensemble, parfois en parlant, parfois en silence. Ils partagent une sensibilité pour l'objet et pour le récit, pour ce qui sur scène « signifie » ce qu'il est tel qu'il est, au lieu de se « laisser définir » au préalable. Ils partagent une sorte de deuil vital, une attirance pour les écrivains qui ont tendance à brûler leurs livres : des auteurs comme Kafka et Valéry, des personnages comme Bartelby et compagnie. Ils partagent une fascination pour l'ancien théâtre des Lumières : la chambre des merveilles. Ce cabinet des curiosités qui nous berne et nous éclaire en nous procurant autant de plaisir. Ils partagent un attrait pour l'archétypal, les images intemporelles, à la charge aussi féerique, brûlante d'actualité, que politique. Ils partagent une fascination pour le Rabbi Nahman de Bratslav : il a réuni chez lui ses amis et ses élèves pour leur annoncer qu'il avait écrit le livre libérateur ultime. Sur ce, il a allumé un feu et y a jeté son livre. « Lisez les cendres », leur a-t-il dit.

Hans ne conçoit pas un décor pour l'histoire de Pieter, et Pieter n'invente pas une histoire pour l'objet de Hans : les deux ont évolué conjointement dès le départ, des univers autonomes qui se sont superposés, deux transparents qui ensemble font apparaître une troisième image. Ils ont abouti à une forme de théâtre archaïque, très simple : un homme avec un coffre qui raconte une histoire. Ils estiment devoir cette simplicité limpide et énigmatique à « la vérité », à la possibilité d'un nouveau début.

“Ein Schauspieler sollte ein Wahrspieler sein, etwas ganz Seltenes.”
(Peter Handke, *Das Spiel vom Fragen*)

Marianne Van Kerkhoven
Traduit par Isabelle Grynberg